

Hélène Gestern, romancière de l'image perdue

La narratrice de « L'Odeur de la forêt » enquête sur la Grande Guerre et sur la vérité des êtres.

LE MONDE DES LIVRES | 16.11.2016 à 21h24 • Mis à jour le 17.11.2016 à 07h21 | Par Eric Loret

L'Odeur de la forêt, d'Hélène Gestern, Arléa, « 1^{er} mille », 704 p., 27€.



Dans les tranchées de la Meuse, en 1915. ROGER-VIOLLET

Enterrer, déterrer. Le geste est familier aux artistes contemporains, ceux qui travaillent sur la mémoire et la photographie, l'archive et la guerre, tel le Libanais Akram Zaatari, créateur de la Fondation arabe pour l'image et qui naguère avait filmé *Le Trou* (2005), performance où l'on exhume une lettre entombée dans un obus par un résistant, tout près de sa maison. On pense aussi au travail de Clément Cogitore, sur la guerre et l'absence, sur la terre mêlée de dépouilles, comme dans sa série photographique *Digital Desert* (2015), parallèle à son film *Ni le ciel ni la terre*.

Remuer le sol donc, à la recherche d'une image, dans l'humus qui à la fois décompose et transforme, fait renaître autrement, et en quelque sorte révèle : comme une trace, une intaille, une présence en creux. C'est ainsi sans doute qu'il faut comprendre le titre du quatrième roman d'Hélène Gestern, *L'Odeur de la forêt*, quand son sujet, pourtant, semble tout autre : l'enquête d'une historienne de la photographie pour résoudre une énigme littéraire datant de la première guerre mondiale. « *On (...) voyait un champ ou, plus exactement, ce qu'il en restait, bordé par une forêt aux troncs brisés à mi-hauteur. Je reconnaissais ces branches tordues, typiques des paysages dévastés de la Meuse après les bombardements. Au loin, on distinguait deux lignes verticales, plus claires, et l'extrémité d'une troisième. Au pied de chacune, une masse sombre.* »

Dispositif de docufiction

Cette narratrice, universitaire au nom singulier (Elisabeth Bathori, comme la comtesse sanglante du XVII^e siècle), se voit confier un double héritage par une vieille aristocrate : les lettres d'un poilu,

Alban de Willecot, et un feuilleton photographique qu'il composa avec son Vest Pocket Kodak et ses camarades d'infortune, moquant la guerre depuis le fond des tranchées. Une collection ressuscitée, qui avait jusque-là été volontairement ensevelie et oubliée. Les lettres sont adressées à Massis, un célèbre poète « post-symboliste » dont Hélène Gestern a inventé plusieurs sonnets (fort bons, au demeurant), qui nous sont donnés à lire. A cela s'ajoute le journal crypté de Blanche, fiancée putative d'Alban, qui noue aux récits militaire et littéraire celui d'une émancipation féminine s'échouant sur l'Occupation et la Shoah. Sauf que le roman d'Hélène Gestern ne se laisse pas si facilement mettre à plat.

D'abord parce que le texte feuilleton genres, styles (correspondance, journal, polar, poésie) et lieux (Lisbonne, Paris, le Bourbonnais), ensuite parce que l'auteure use d'un dispositif de création là encore très contemporain : celui du docufiction, incorporant des inspirations réelles (un personnage de déportée, plusieurs « *sources photographiques et documentaires* ») à une construction narrative mi-ludique et mi-tragique. *L'Odeur de la forêt* conjugue volontiers l'efficacité du « cliché » (pour décrire une pose, articuler une des multiples péripéties) à la profondeur la plus déchirante sur le manque que porte toute image.

Car c'est un travail de deuil que mène en réalité l'héroïne, revivant la perte de son compagnon à travers l'effacement du soldat Willecot : « *J'ai besoin de savoir ce qui a désespéré Alban de Willecot, ce qui lui a fait mal au point qu'il a désiré en finir. Je veux faire le chemin avec lui, le comprendre et compatir à sa douleur. Je n'ai que ce rôle-là, et il est dérisoire. Mais c'est le mien, et je ne le laisserai à personne.* » Quant à Hélène Gestern, elle dédie son livre, indique la toute dernière page, « *à l'absent* ».

C'EST UN TRAVAIL
DE DEUIL QUE
MÈNE L'HÉROÏNE,
REVIVANT LA
PERTE DE SON
COMPAGNON À
TRAVERS
L'EFFACEMENT DU
SOLDAT
WILLECOT

D'où peut-être ce sentiment de fouille obstinée à la lecture, de résurrection perpétuellement avortée, comme s'il fallait toute la durée de ces sept cents pages pour obtenir réparation de la Faucheuse, pour ne pas « *laisser celui qui est devenu un frère lointain s'en aller vers sa mort programmée sans tenter, au moins un peu, de l'accompagner* ». Bien sûr, on apprend ici beaucoup de choses sur la Grande Guerre, et sur la façon dont une résistance créative a parfois pu s'y organiser, mais l'image générale que laisse *L'Odeur de la forêt* est celle d'une immense nuit organique, celle de la honte d'être homme, mais aussi celle de l'insoumission à notre condition de carnage – que la narratrice tente de plonger tout au long du récit dans « *l'oubli chimique* » des somnifères.

Mais, parce que l'odeur de la forêt est celle du terreau, le travail d'inhumation et d'exhumation qu'opère le roman est aussi, bien sûr, un travail de vie ou, comme disent les plasticiens, de *reenactement*, une reconstitution jouant un conflit passé pour se le réapproprier. Quel conseil ce type d'art donne-t-il au présent ? Parmi les nombreux thèmes qu'entrelace le texte d'Hélène Gestern, c'est celui de la mère absente qui fournit la réponse. Celle de la narratrice était une pianiste célèbre toujours en tournée : « *Mais c'est à force de t'entendre jouer que j'ai appris une grande partie de ce que j'étais capable d'éprouver. Tu as fait une éducation humaine en vingt-quatre sonates de Scarlatti, et il faut avouer que d'autres ont fait moins bien avec autrement plus de temps et de moyens.* »

Malgré la destruction partout et la pulsion de mort, l'oubli est toujours remédiable par le jeu et la création, la présence au monde toujours invincible – même si ce n'est qu'un instant, et même au dernier instant.